

## Table des matières

Introduction	4
En savoir un peu plus sur ...	5
Présentations	8
Mon enfance	12
Ma famille	16
Entre ici et là-bas	21
Handicaps et différences	25
Evaluations, réflexions	29

L'ONA, Alpha-Andromède  
et Âges & Transmissions  
présentent

# « Je raconte ma vie »

dans un groupe multiculturel

à l'ONA (novembre 2015 - janvier 2016)

Novembre 2015. Douze personnes d'horizons et de cultures différentes acceptent de se lancer dans l'aventure. Elles se rencontrent régulièrement jusqu'en janvier 2016. Elles racontent leur vie dans un groupe où se côtoient des hommes et des femmes d'origine belge, italienne, marocaine, togolaise, congolaise, sénégalaise, iranienne. Presque tous habitent Bruxelles ou la périphérie, deux habitent en Wallonie. Jules, Myriam, Pierre, Nanette, Jacqueline et Marie sont malvoyants et fréquentent la bibliothèque de l'ONA (Œuvre Nationale des Aveugles). Salvatore, Mohammed, Astou, Bernadette, Jeanne et Ameneh apprennent à lire et écrire à l'asbl « Alpha-Andromède » à Woluwe-St-Lambert.

Deux groupes que rien ne prédisposait à se rencontrer.

L'objectif est de se rencontrer, de s'écouter, de mieux se connaître, de diminuer les stéréotypes que chacun peut avoir sur l'« autre » dans une ville où un habitant sur deux est d'origine étrangère.

Lors de chaque rencontre, un thème est proposé : enfance, famille, entre ici et là-bas, handicaps et différences.

Vous trouverez, dans cette publication, des traces écrites de ces rencontres particulièrement riches, authentiques et humaines.

**Plongez avec nous dans le vivier multiculturel bruxellois !**

**Michèle Piron, animatrice et coordinatrice d'Âges & Transmissions**

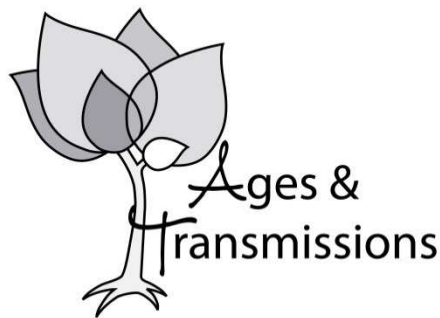
**Sandrine Pironet, bibliothécaire à l'ONA**

**Marie-Paule Mulier, formatrice à Alpha-Andromède.**

Avec le soutien du secteur éducation permanente de la Fédération Wallonie-Bruxelles



En savoir un peu plus sur ...



## En bref, qui sommes-nous ?

**Âges & Transmissions** est une association pluraliste d'éducation permanente ciblée sur les **seniors** bruxellois et leur participation à la vie de la société.

Actuellement, nos activités se conjuguent sur 4 axes :

- le **bénévolat** : « Coup de pouce lecture et langage » dans les écoles primaires, « Lire à deux » avec des apprenants en alpha à la bibliothèque
- les **passeurs de mémoire** : « J'écris ma vie », « Je raconte ma vie », « Mémoires pour demain » dans les écoles
- des **groupes de réflexion et de débats** : philo, lectures, approfondissement de thèmes sociétaux
- des **rencontres** entre notre public de seniors et des enfants, adolescents, jeunes ou moins jeunes adultes de cultures différentes.

La promotion des échanges entre générations ou/et les cultures afin de participer à un "mieux vivre ensemble" est inscrite dans nos statuts.

## Âges & Transmissions et « Je raconte ma vie » à l'ONA

Au commencement était « J'écris ma vie »... Et puis, nous avons voulu donner la possibilité à ceux et celles qui n'avaient pas envie ou ne savaient pas écrire de raconter leur vie dans un groupe multiculturel. Chacun devenait ainsi passeur de mémoire et de culture tout en participant à un mieux vivre ensemble à Bruxelles, ville où un habitant sur deux est d'origine étrangère. Ainsi est né « Je raconte ma vie » qui a déjà « voyagé » à Laeken, Molenbeek, Saint-Josse... et à présent à Woluwe-St-Lambert.

**Contact** : 02/762.10.01 ou 02/514.45.61

[info@agesettransmissions.be](mailto:info@agesettransmissions.be)

Siège social : 155 rue Konkel 1150 Bruxelles

Siège d'activités : 21, Rue Potagère 1000 Bruxelles

[www.agesettransmissions.be](http://www.agesettransmissions.be)

**En savoir un peu plus sur ...**



### **En bref, qui sommes-nous ?**

Depuis 1922, l'ONA agit avec et pour les personnes aveugles et malvoyantes. Grâce à des services de proximité, elle favorise leur inclusion dans la société.

Nos équipes assurent au quotidien différentes missions :

- écouter, conseiller et accompagner les personnes déficientes visuelles, dès le plus jeune âge et à chaque étape de leur vie.
- construire avec elles des solutions d'autonomie et d'épanouissement.
- sensibiliser la population, les professionnels et les pouvoirs publics aux réalités du handicap visuel.

La bibliothèque de l'ONA met à disposition du public des livres sonores (DAISY et MP3), braille, grands caractères, ainsi que des livres tactiles. Nos bibliothécaires proposent également des animations littéraires : après-midis lecture, ateliers contes, rencontres d'auteurs...

...et pour la première fois en 2015-2016 l'atelier « Je raconte ma vie » avec Âges et Transmissions et Alpha-Andromède !

### **La bibliothèque de l'ONA et « Je raconte ma vie »**

Nous voulions proposer à nos lecteurs un atelier dans lequel ils pourraient s'exprimer et laisser une trace de leurs parcours de vie. L'idée de « mélanger » des personnes déficientes visuelles et des personnes d'origine étrangère qui apprennent à lire et à écrire est venue s'ajouter, pour faire connaître à nos lecteurs d'autres réalités, d'autres histoires et d'autres difficultés.

**Contact : 02/241.65.68**

[bibliotheque@ona.be](mailto:bibliotheque@ona.be)

Siège social : Boulevard de la Woluwe, 34/1 1200 Bruxelles

[www.ona.be](http://www.ona.be)

<http://www.facebook.com/ONA.Belgique>

## Alpha Andromède

En savoir un peu plus sur ...



### En bref, qui sommes-nous ?

**Alpha-Andromède** est une petite cellule d'alphabétisation née en 2000 au sein du Centre d'Action Sociale Globale Wolu-Services. Implantée au cœur du quartier de logements sociaux « Andromède », elle accueille un public multiculturel (20 pays d'origine différents), mixte et de tous âges, non ou peu scolarisé, réuni autour d'un même objectif : la maîtrise de la langue par l'apprentissage ou le perfectionnement de la lecture et de l'écriture.

Par le biais des cours et d'activités d'éducation permanente très diverses, organisés souvent en partenariat avec d'autres acteurs socioculturels, la formation souhaite aussi développer d'autres outils d'autonomie et d'intégration sociale : l'expression personnelle, la rencontre, l'échange, l'ouverture d'esprit, la curiosité, la créativité, l'esprit critique...

Respect de l'autre dans sa différence, respect des règles du « savoir vivre ensemble », tolérance et solidarité s'y expérimentent dans la bonne humeur, et dans une ambiance détendue et quasi familiale ...

*Wolu-Services est une asbl agréée par la COCOF et soutenue par la commune de Woluwe-Saint-Lambert  
Le projet « Alpha-Andromède » bénéficie d'un partenariat avec LIRE ET ECRIRE*

### Alpha-Andromède et « Je raconte ma vie »

Le projet d'un atelier « Je raconte ma vie » animé à l'ONA nous a d'emblée séduits.

Répondant déjà à de nombreux objectifs tels que décrits plus haut, il offre d'abord à nos apprenants l'occasion de se déplacer hors du « cocon Alpha-Andromède », en toute autonomie et selon un engagement personnel précis à respecter.

Et puis surtout, il y a la rencontre avec des personnes malvoyantes, essentiellement belges et âgées : des personnes « autres » qui leur sont à priori tout à fait « étrangères » !

Oser s'exprimer, sur des sujets très personnels, dépasser le « handicap » de la langue, puis écouter, s'intéresser à d'autres parcours de vie qu'on imagine plus difficiles encore...

Que de défis, de curiosité... et en tout cas, la promesse de vivre une belle aventure humaine, sans doute riche d'émotions et de surprises !

**Contact : 02/761 11 82**

[pascale.keyaerts@wolu-services.be](mailto:pascale.keyaerts@wolu-services.be)

Avenue Andromède, 63/2

1200 Bruxelles

## Présentations

Chaque participant se présente librement.

### **Salvatore** (Alpha-Andromède)

Je m'appelle Salvatore Mastroianni. Salvatore veut dire « sauveur » ; si vous regardez dans la Bible, « il salvatore », c'est le sauveur... Quand je travaillais à la SABENA, je travaillais en cuisine et on m'appelait « Le Sauveur ». Je faisais bien mon travail. Mon nom de famille est aussi un nom célèbre : Mastroianni, l'acteur italien des années 60 très connu et marié avec Catherine Deneuve.

Je suis né en 1963 à Hermal sous Argentaux, entre Cheratte et Visé. J'ai vécu à Eupen durant mon enfance. J'y ai été à l'école. En 1978-79, nous avons déménagé à Bruxelles avec mes parents. À l'âge de 14 ans, j'ai commencé à travailler dans le restaurant de mes parents parce qu'on ne voulait plus de moi à l'école. Je suis d'origine italienne mais j'ai toujours vécu en Belgique. Je me sens bien en Belgique. Une fois par an, on retournait en Italie pour voir la famille. J'ai un frère et deux sœurs.

Je suis divorcé et je vis seul à Schaerbeek. J'ai deux filles, une de 28 ans et une de 26 ans.

Mon métier, c'est mécanicien : je répare les voitures.

Je ne suis pas malvoyant et j'aimerais bien me mettre à votre place, vous les malvoyants, voir ce que vous ressentez...

### **Mohammed** (Alpha-Andromède)

Mon nom est Mohammed Baayad. Notre prophète s'appelait Mohammed. Chez les Musulmans, le premier garçon s'appelle Mohammed. J'aime bien ce prénom, c'est un souvenir que je garde de mes parents...

Je viens du Maroc et j'ai 28 ans. Je suis en Belgique depuis trois ans. D'origine berbère, je suis né au Maroc dans un petit village. J'ai grandi et fait mes études à Tanger. J'ai 4 sœurs et un frère. C'est en Belgique que j'ai vraiment commencé à apprendre le français, au centre Alpha-Andromède. Mon but est de devenir infirmier. J'habite à Woluwe. Je n'ai pas de famille ici ; je suis seul.

Je suis dans ce groupe pour faire connaissance avec vous, partager des débats, apprendre parce qu'on est tous des apprentis de la vie.

### **Jules** (ONA)

Je m'appelle Jules et suis d'origine togolaise. Je suis né il y a 37 ans au Togo, en Afrique de l'Ouest et plus précisément à Lomé, la capitale. Ça fait déjà huit ans que je suis en Belgique. J'habite à Ganshoren et suis membre de l'ONA. Pour l'instant, je ne travaille pas. Je suis marié avec une Belge. Nous n'avons pas d'enfants. Au Togo, j'ai été dans un internat pour déficients visuels. Après cela, j'ai mis sur pied une association de déficients visuels que je dirige toujours aujourd'hui. J'ai appris à tresser des chaises et des fauteuils, comme d'autres malvoyants. Je chante dans un orchestre dirigé par des non-voyants. Je suis aussi musicien.

J'ai presque une vingtaine de frères et sœurs ; certains sont restés au Togo, un est aux Etats-Unis, un autre au Brésil et un au Canada. Combien d'enfants je voudrais avoir ? Deux ! Comme Salvatore !

### **Bernadette** (Alpha-Andromède)

Je m'appelle Bernadette. Je suis d'origine congolaise, née à Kinshasa il y a 33 ans, issue d'une famille de 10 enfants. Je suis en Belgique depuis 2007. Je suis venue ici pour me marier. J'ai 4 enfants : 3 filles et 1 garçon. Je suis demandeuse d'emploi et habite à Woluwe. J'ai vécu dans les deux Congos : le Congo- Kinshasa et le Congo- Brazzaville. Ma maman est originaire des deux.

En Afrique, j'ai fait la coupe-couture. En Belgique, j'aimerais travailler dans des garderies d'enfants mais comme c'est difficile de trouver du boulot, je suis partante pour tout. Je peux même faire le ménage...

### **Myriam** (ONA)

Mon nom est Myriam, je suis d'origine belge. J'aurai 65 ans la semaine prochaine. Je suis membre de l'ONA et suis donc malvoyante. Je vois juste au centre : ce qui est devant moi, pas sur les côtés ni en haut ni en bas. J'arrive encore à lire et écrire mais pour me déplacer j'ai beaucoup de mal. Je suis l'aînée d'une famille de sept enfants : six filles et un garçon. Je suis née à Bruxelles. J'ai quasiment toujours habité à Woluwe sauf quand je suis partie à Louvain pour étudier le droit. Je sais venir à pied ici à l'ONA car j'habite à une dizaine de minutes. Je n'ai malheureusement jamais pu travailler malgré mes études, pour des raisons de santé. Mais j'ai travaillé beaucoup comme bénévole : à l'ONA pour la correction braille, au standard téléphonique. J'ai aussi été dans le comité des usagers de la bibliothèque. J'ai donné des cours bénévolement dans une association qui enseigne aux handicapés différentes matières (français, philosophie, mathématiques). Maintenant la santé diminue et je n'ai plus la force de faire du bénévolat. Mais j'adore les rencontres. Il faut savoir que, quand on voit mal, on est très timide pour rencontrer d'autres personnes. Quand il y a des occasions de rencontres dans un cadre structuré, ça nous facilite beaucoup la vie.

L'histoire de mon prénom ressemble un peu à celle d'Ameneh. Mes parents désiraient avoir beaucoup d'enfants ; maman avait eu trois fausses couches avant moi. Elle a fait le vœu que si elle avait une fille, elle l'appellerait Marie en hommage à la maman de Jésus. Myriam, c'est Marie en hébreu et je crois aussi en arabe. Myriam se retrouve dans les trois religions du livre. À l'époque de ma naissance, Marie était un nom qu'on donnait aux vieilles personnes. C'est pourquoi mes parents m'ont finalement appelée Myriam.

J'aime bien mon prénom. Quand j'étais petite, je me détestais mais il y avait deux choses que j'aimais bien : mon écriture et mon prénom. L'écriture parce que j'étais fière d'avoir une écriture convenable alors que je voyais très peu et mon prénom...

### **Astou** (Alpha-Andromède)

Je m'appelle Astou et je viens du Sénégal. J'ai 26 ans et trois enfants : deux filles, un garçon. Je suis arrivée ici en Belgique en octobre 2011. J'habite actuellement à Bruxelles.

J'ai fait un peu d'études au Sénégal. J'y ai un peu appris le français. J'habitais la campagne. Je n'ai jamais travaillé et pour le moment, je ne cherche pas de travail.

J'ai deux frères qui sont en Italie et une sœur en France.

### **Pierre** (ONA)

Mon nom est Pierre. Je suis né dans un petit village de la région de Charleroi et je continue d'y habiter. J'ai l'âge de l'Atomium : 57 ans. Je suis divorcé et ai deux enfants... un garçon de 30 ans et une fille de 27.

Je suis aveugle : je ne sais pas dire s'il fait clair ou s'il fait noir. J'ai été malvoyant à l'âge de 28 ans. Cela fait 9 ans que je ne vois pas s'il fait clair ou s'il fait noir... ça a été progressif. Quand j'étais adolescent, j'ai fait des études de maçon. À 18 ans jusqu'à 28 ans, j'ai travaillé en tant que maçon. Plus tard, mes problèmes de vue m'ont obligé à arrêter.



Quand l'ophtalmo m'a dit : « Vous ne pourrez plus travailler, il faut changer de métier », je l'aurais bien giflé. Les premiers temps, on ne sort pas, on reste enfermé. C'est petit à petit qu'on s'y fait. J'ai continué à faire des trucs « tactiles ». J'ai achevé tous les travaux dans la maison que j'avais achetée ; j'ai maçonné même aveugle complet. J'ai fait des escaliers. Il existe du matériel spécial, vocal : j'ai un niveau (pour que ce soit bien plat) qui bipe.

Même malvoyant, j'ai donc toujours voulu continuer à faire quelque chose de manuel... Par contre, si je reprenais un travail, j'étais obligé de quitter un certain statut. Avec une femme et deux enfants, ce n'était pas « le top » de quitter ce statut. Le risque était de ne plus avoir aucun revenu si les complications arrivaient. Et donc, pour occuper mes journées, j'ai commencé à faire de la poterie. J'en fais toujours aujourd'hui avec un tour. Avec mon ex-femme, on faisait des foires, on a aussi donné des cours à la maison. Maintenant, malgré le fait que je ne vois plus rien du tout, je continue à faire de la poterie à la maison. Je vais aussi régulièrement dans une autre association à Liège, « La Lumière » pour personnes déficientes visuelles. J'ai donné des cours là-bas ; je vais bientôt peut-être recommencer.

Pendant toute ma jeunesse, j'ai fait partie et je fais encore partie de mouvements de jeunesse. L'ouverture à tous et le respect de chacun sont des priorités. C'est pour ça que je voulais être ici aussi.

### **Nanette** (ONA)

Je m'appelle Nanette. Ici à l'ONA et un peu partout on m'appelle Nanette mais sur ma carte d'identité, c'est Marie. Mes parents ne raffolaient pas de ce prénom. Après avoir vu l'opérette No No Nanette, ils ont commencé à m'appeler Nanette. Et c'est resté !

Je suis sûrement la plus âgée ici : j'ai 85 ans... et je dois dire que je dois me pousser pour faire beaucoup de choses parce que je n'ai pas toujours envie. Je suis née à Renaix, une ville bilingue mais je n'y ai pas beaucoup vécu. Ma mère étant malade, j'ai été en pension. J'ai habité Bruxelles à partir de 1958 quand je me suis mariée. J'ai une fille, mariée mais qui n'a pas d'enfants et que malheureusement je ne vois pas beaucoup. Elle a été trop gâtée parce que j'ai été veuve assez jeune, à 43 ans. J'habite actuellement à Woluwe-Saint-Pierre.

J'ai un problème de vision depuis la naissance. J'ai fait des études normalement parce que j'ai eu la chance d'avoir des parents qui ont engagé quelqu'un pour reprendre les notes de l'école puisque je ne voyais pas au tableau. Cette personne me lisait le texte que j'étais obligée « d'enregistrer ».

Je pense que c'est plus facile d'avoir des problèmes de vue dès sa naissance par rapport à quelqu'un qui a vu et ensuite ne voit plus. Mes problèmes se sont aggravés au fil du temps. Ensuite, j'ai fait des études d'assistante sociale. Je les ai réussies, avec de l'aide bien sûr ! Je n'ai jamais pu pratiquer parce qu'il fallait trop lire... et ce n'était pas facile. Etant donné que j'avais fait des stages en salle de radiographie, j'ai eu l'opportunité de travailler pendant 18 ans à mi-temps chez un radiologue dans le privé. J'aimais beaucoup ce travail parce qu'on avait des contacts avec les gens. Il fallait les aider pour s'habiller, se déshabiller, surtout les personnes âgées.

### **Jeanne** (Alpha-Andromède)

Je m'appelle Jeanne, je suis congolaise, née à Lubumbashi. Je suis arrivée en Belgique en 2012. J'ai 31 ans et j'habite à Ixelles. J'ai un frère et une sœur, je suis l'aînée. Ils sont en Italie et en Allemagne. Je ne suis pas mariée et je n'ai pas de métier. Je vais à Alpha-Andromède pour apprendre à lire et à écrire. Parfois, je retourne voir ma mère en Afrique.

### **Jacqueline** (ONA)

Je suis née dans un petit village près de Namur, juste avant la deuxième guerre mondiale. J'ai 76 ans. Entre 1942 et 1992, j'ai habité Bruxelles. Ensuite, j'ai déménagé dans le Brabant Wallon où je vis toujours. Je n'ai ni frère ni sœur. Je suis veuve. J'ai un enfant et cinq petits-enfants entre 11 et 21 ans. J'ai fait des études de mathématiques et ai enseigné entre 1961 et 1995.

Mes problèmes de vision ont commencé en 1999. Un matin, quand je me suis réveillée, je ne voyais plus que des paquets comme des paquets d'ouate. Ça a été assez brutal. Du jour au lendemain, je ne savais plus rien faire. Je ne voyais même plus dans mon assiette. Alors, mon mari me coupait ma viande... Cela a été difficile pendant quelques mois parce que mon mari était plus âgé que moi. Il avait très peur qu'il m'arrive quelque chose et donc il me surprotégeait alors que précisément j'étais plutôt du genre indépendant. Moralement, j'ai été beaucoup aidée par l'ONA depuis le début. J'ai été opérée 7 ou 8 fois et j'ai pu récupérer un petit peu de vision.

Quand j'étais en activité professionnelle, je m'étais dit qu'à la retraite je ferais du bénévolat à « Lire et Ecrire ». Mais aujourd'hui, je ne sais plus être bénévole puisque je ne sais plus lire moi-même directement. À la maison, j'ai une machine qui me permet de lire indirectement. Et donc quand on m'a proposé ces rencontres avec des apprenants de Lire et Ecrire, cela m'a tout de suite attiré.

### **Ameneh** (Alpha-Andromède)

Je m'appelle Ameneh. Je suis iranienne. Je suis venue en Belgique il y a 21 ans pour guérir mon mari qui était dans le coma. Il est décédé en Belgique. Deux de mes fils sont en Suède, un a fait un doctorat en mathématique, l'autre sur le cancer du sein. Mon troisième fils vit en Belgique ; il est ingénieur informaticien et travaille pour plusieurs hôpitaux. J'ai aussi une fille. J'habite maintenant toute seule. Après le décès de mon mari, j'ai été très malade. Par après, j'ai commencé à apprendre le français. J'ai 7 petits-enfants.

J'ai 5 frères et une sœur qui vivent toujours en Iran. Je suis déjà retournée deux fois en Iran. On y parle le persan. En Iran, j'ai un peu travaillé dans des crèches ; ensuite, je me suis occupée de mes enfants et de mon mari.

Je n'aime pas mon prénom mais j'aime bien mon nom de famille qui veut dire « fleur de printemps ». La maman de Mohammed, le Prophète, s'appelait Ameneh. Avant moi, mes parents ont eu deux filles, toutes les deux décédées à l'âge de deux ans ou trois ans. Quand je suis née, mon père voulait que je reste vivante. Il a regardé dans le Coran et c'est ainsi qu'il m'a donné le prénom de la maman de Mohammed.

### **Marie** (ONA)

Je suis née en Flandre occidentale à Courtrai. J'y ai vécu mon enfance. Actuellement je vis à Bruxelles. J'ai d'abord été institutrice maternelle, ensuite j'ai vécu en Wallonie et j'ai été secrétaire. J'ai aussi travaillé dans les assurances. Je suis devenue malvoyante brusquement, à l'âge adulte. J'ai une sœur qui vit encore. J'ai une sœur et un frère qui sont décédés. J'ai deux fils et je serai bientôt grand-mère d'une petite-fille.

## Mon enfance

### Ameneh (Alpha – Andromède)

Voici un souvenir marquant de mon enfance. Quand j'avais 7-8 ans, nous sommes allés faire un pique-nique avec ma famille le 13<sup>ème</sup> jour de notre nouvel an à Shiraz. Le nouvel an, c'est le premier jour du printemps. C'est une coutume, chez nous en Iran, de faire un pique-nique à cette période de l'année. Je jouais avec des enfants dans des vertes prairies entourées de montagnes. À un certain moment, je me suis éloignée et j'ai vu un taureau. J'étais toute seule. J'ai jeté plusieurs pierres vers le taureau, il voulait charger vers moi mais ne pouvait pas car il était enfermé. Finalement, il a réussi à courir derrière moi. Il courait et je courais. Il s'approchait de moi. Il a failli me tuer... Heureusement, deux hommes étaient tout près. Ils ont empêché le taureau de s'approcher de moi et m'ont raccompagnée chez mes parents.

### Pierre (ONA, 57 ans)

J'habitais un petit village. Mon père était indépendant, plafonneur. Avec ma sœur et mes deux frères, on partait parfois avec lui pour donner un coup de main, charger des brouettes de sable... Quand il n'avait pas besoin de nous, on jouait dans le tas de sable dehors devant les bâtiments.

Au bout du jardin de mes parents, c'était la forêt. Beaucoup de maisons avaient une sortie vers le bois, au bout du jardin. Un été, avec les copains, on a fait des cabanes dans le bois à une centaine de mètres derrière les maisons. Au fil des jours, on aménageait notre cabane, on l'agrandissait un petit peu, on coupait des branches pour faire la toiture, on y amenait des sièges des maisons. On dégageait, on débroussaillait, on enlevait des fougères, quelques petits arbres. On construisait des petits sentiers. Un soir, en rentrant, on a entendu nos parents crier ; on a vu le garde-champêtre, un échevin de la commune. Ils nous ont passé un savon parce qu'on avait un peu abîmé la nature !

J'allais à l'école du village à pied. En primaire, il y avait deux classes : une classe avec la 1<sup>ère</sup>, 2<sup>ème</sup>, 3<sup>ème</sup> puis l'autre classe avec la 4<sup>ème</sup>, 5<sup>ème</sup>, 6<sup>ème</sup>. Uniquement des garçons. Il y avait à peu près la même chose pour les filles. Les deux écoles étaient l'une à côté de l'autre mais les cours de récréation étaient séparés. J'ai été à l'école jusque 18 ans ; je voulais m'orienter dans le manuel... et je suis devenu maçon.

### Astou (Alpha – Andromède, 26 ans)

Un souvenir marquant de mon enfance est le jour où j'ai perdu ma cousine. J'avais huit ans et elle, 10 ans. Elle est tombée à la maison dans les escaliers. Elle a fait une hémorragie interne. Mon oncle l'a emmenée en France pour la faire soigner. Mais 6 mois après, elle est décédée...

À l'époque, je vivais dans un village au Sénégal avec ma grand-mère et mes cousines. Je me levais vers 9h-10h. Je faisais le ménage. Je balayais la cour. Parfois j'allais à l'école, parfois je restais à la maison. L'école était à 5, 6 minutes à pied. Il y avait une quarantaine d'enfants dans la classe, de 4 ans jusqu'à 10-12 ans. J'ai appris à lire et écrire en français. À 12 ans, j'ai arrêté. C'est ici en Belgique, à Alpha-Andromède, que j'ai recommencé l'école. Au village, on parlait le peul.

Le plus beau cadeau que j'ai reçu ? Une mini-chaîne pour écouter de la musique sénégalaise. C'est mon oncle qui me l'a offerte. J'avais 13 ans.

### **Marie (ONA, 69 ans)**

J'habitais dans un village flamand assez proche de Courtrai. Il y avait beaucoup de maisons, de la verdure et surtout beaucoup de lin !

On allait tous les jours à l'école du village. Garçons et filles étaient séparés. Il y avait donc aussi deux écoles. J'ai fait les 3 gardiennes et les 6 primaires dans cette école... On y parlait un « beau » néerlandais. À la maison, on parlait un dialecte.

Donc je me levais, j'allais à l'école, on rentrait à la maison pour manger, on retournait l'après-midi à l'école. À 4h, on rentrait à la maison, on faisait ses devoirs, on étudiait, on jouait et on lisait aussi. J'ai toujours bien aimé lire. Je jouais avec ma sœur, mais pas dans la rue car c'était déjà assez dangereux ; il y avait pas mal de voitures. J'ai arrêté l'école vers 19-20 ans. Quand je suis sortie de l'école, j'avais appris le français mais je n'étais pas vraiment bilingue. C'est en l'exerçant que je suis devenue bilingue notamment avec mon ex-mari qui était un francophone de Mouscron.

### **Jules (ONA, 37 ans)**

J'ai passé toute mon enfance à Lomé, la capitale du Togo. Je suis déficient visuel depuis l'âge de 2 ans.

Je n'ai pas pu aller à l'école comme les autres parce qu'au début mon père pensait qu'un déficient visuel ne pouvait pas aller à l'école. Enfant, j'avais beaucoup d'amis. Je suis quelqu'un de très sociable. Grâce à un ami, j'ai compris qu'un déficient visuel est capable d'arriver à quelque chose s'il le veut bien...

Enfant, je vivais ma vie comme bon me semblait. Je me levais le matin, je n'allais pas à l'école, je voyais mes amis.

À partir de 20 ans, j'ai commencé à me battre. J'ai pris la vie à bras le corps. À l'âge de 20 ans, mon père m'a demandé : que veux-tu faire ? Je lui ai répondu : « Je crois en moi-même. J'ai envie de mener une vie normale. Je veux aller à l'internat pour déficients visuels, apprendre un métier, bien apprendre le français, être autonome ». Mon père ne trouvait pas ça possible. Il m'a fait une autre proposition : « Je vais te trouver une femme et vous donner un peu d'argent. Ainsi ta femme commencera à faire du commerce et vous pourrez gérer votre vie. » Mais moi, je n'étais pas d'accord ; j'ai dit : « Ce n'est pas parce que je suis déficient visuel que je suis obligé de dépendre de quelqu'un toute ma vie ! ». Mon père a répondu : « Ok, fais ton expérience, vas à l'internat. Mais après ? » Je lui ai dit : « Je pourrai gérer ma vie ».

Par contre, ma mère me comprenait très bien. Dès mon plus jeune âge, elle s'est beaucoup souciée de moi. Elle se demandait si j'arriverais à avoir une vie normale, et moi, je la rassurais.

Je suis donc rentré à l'internat. Je suis plus manuel qu'intello. En trois ans, j'ai appris à tresser des chaises de tables. Je maîtrisais bien la technique. Des gens, des étrangers, des membres du Rotary achetaient ces chaises.

Après la formation, je me suis dit : « Nous, personnes handicapées, devons prendre notre vie en main. » Cela m'a donné l'idée de créer une association dénommée « association des handicapés visuels pour la contribution au développement », HVCD. J'ai commencé avec deux, trois personnes et puis ça a pris de l'ampleur ! Quand on y croit et qu'on est déterminé, on y arrive ! Nous nous sommes battus. Nous avons été reconnus par l'Etat. Aujourd'hui, l'association est utile à de nombreuses personnes au Togo...

Grâce à l'association et à l'internat, j'ai pu devenir autonome. Je m'exprime bien même si ce n'est pas parfait. Je peux me retrouver face à un ministre, aux médias, je suis à l'aise. Je défends la cause des déficients visuels au Togo.

Mes parents étaient très fiers de moi. Avant de mourir, mon père m'a dit « Je regrette de ne pas t'avoir envoyé à l'école plus tôt ; je te demande de me pardonner ». Je lui ai répondu : « Je ne t'en veux pas du tout. Je suis content que tu voies que ce que j'ai voulu faire a porté ses fruits. »

### **Mohammed (Alpha – Andromède, 28 ans)**

Je suis né à la campagne à Tamadite, un village à 400 km au nord de Tanger. On avait des vaches, des chèvres, des moutons, des poules, des chats, des chiens... J'aidais, je donnais à manger et à boire aux animaux. Mon père avait des champs.

J'ai grandi avec quatre sœurs ; j'étais très attaché à elles. À 5 ans, j'ai commencé à aller à l'école à la campagne. C'était loin et c'était difficile d'aller à l'école. Le village était divisé en deux avec une grande rivière au milieu, parfois très difficile à traverser. De temps en temps, des enfants tombaient dedans. Il n'y avait pas de pont. Le Maroc à l'époque n'était pas comme le Maroc d'aujourd'hui. L'Etat ne s'occupait pas de la campagne, il s'occupait de la ville.

Ma grande sœur a voulu se marier avec quelqu'un. Elle avait 20 ans. Mon père n'était pas d'accord. Etant donné qu'il avait une autre maison à Tanger, il y a envoyé ma sœur afin qu'elle ne se marie pas avec ce garçon. Mes autres sœurs ont suivi. Elles vivaient ensemble avec ma grand-mère.

Mais moi, je trouvais ça triste de vivre sans mes sœurs. Mon père a décidé que je les rejoindrais à Tanger. Pendant 2 ans, j'ai donc été à l'école à Tanger. J'avais 8 ans mais ma mère me manquait. Je voulais retourner chez ma mère à la campagne. Mon père ne voulait pas et disait : « À la ville, tu pourras faire de belles études, pas à la campagne... ». Mais moi, je n'étais pas d'accord, je me faisais expressément rater. Je sortais comme si j'allais à l'école mais en fait, je n'allais pas à l'école. Je voulais ma mère !

Finalement, je suis retourné vivre à la campagne avec ma mère. J'ai continué les primaires.

Ensuite, pour aller à l'école moyenne, j'ai dû aller à l'internat à 70 km du village. Mais je me sentais seul, je n'aimais pas et donc de nouveau, je me faisais rater. Mes parents ont déménagé pour me rejoindre. J'ai finalement été à l'école jusqu'au baccalauréat.

J'ai fait mes études en arabe, un tout petit peu en français. Mais mes études n'étaient pas très bonnes ; les professeurs étaient souvent malades, il n'y avait pas de contrôles.

### **Nanette (ONA, 85 ans)**

Mon enfance est la moins bonne période de ma vie. Ma mère était malade : elle avait des calculs aux reins. À l'époque, c'était plus compliqué de se soigner. Elle était toujours soit opérée, soit au repos. C'était très triste pour moi qui avais 7-8 ans. Je la voyais souffrir...

J'allais à l'école à Renaix où il y avait encore à l'époque des écoles en français. J'allais à l'école à pied avec des petites voisines. Le trajet durait 25, 30 min. J'étais déjà malvoyante et j'avais des lunettes fumées. Les petites filles n'étaient pas toujours gentilles. Elles disaient : « Oh elle met des lunettes solaires, il n'y a même pas de soleil... »

Pendant ma scolarité, j'ai eu la chance d'avoir quelqu'un qui m'a aidée après quatre heures avec les notes. Elle me lisait ce qu'il fallait. À l'époque, il n'y avait pas de loupe et tout ça... Comme disait Jules, quand on ne voit pas, il faut pouvoir s'en sortir...

Ma mère est décédée à 39 ans en 1942 pendant la guerre. J'ai plus souffert de la maladie de ma mère que de la guerre elle-même. Pour manger, mon père allait chercher ce qu'il fallait chez les fermiers des environs.

Deux, trois ans plus tard, mon père s'est remarié avec la plus jeune sœur de ma mère. Non, je n'ai jamais su lui dire « maman ».

### **Jeanne (Alpha – Andromède, 31 ans)**

Avec mes parents, nous avons vécu à Kinshasa, la capitale du Congo, ensuite, nous sommes allés à Dakar, au Sénégal. Tous les jours j'allais à l'école, jusqu'à 16 ans. Au Congo, en lingala et français, au Sénégal, en français.

Quand j'étais petite, je jouais chez nous à la maison, avec mes amies. Une s'appelait Laetitia. On jouait chez nous ou bien chez elle... à cache-cache, avec des poupées.

Je me souviens d'un beau cadeau offert par ma tante préférée : une poupée avec de longs cheveux. C'était pour Noël. Je m'amusais à lui tresser les cheveux.

Quand j'étais enfant et que je vivais à Kinshasa, c'était dangereux. C'était la guerre, la fin de Mobutu. Kabila, le père, était en confrontation avec lui. Je n'ai pas envie de parler de tout ça. J'aimais bien l'école mais parfois elle était fermée à cause de la guerre.

Par après, on est parti pour Dakar, c'était plus calme.

### **Salvatore (Alpha – Andromède, 52 ans)**

J'ai passé mon enfance à Eupen. Nous étions une grande famille et on se réunissait toujours pendant les fêtes : Noël, Pâques et Nouvel an. C'était chouette parce que tous les cousins, cousines se retrouvaient et on pouvait jouer ensemble. On attendait ce moment avec impatience. C'était trop bien ! On ne recevait pas de cadeaux mais on se voyait, on chantait, on rigolait. À Pâques, s'il faisait bon, on faisait un pique-nique. On jouait avec rien... J'étais toujours dans la campagne avec mon chien et les amis. On se voyait, on allait dans le parc et on jouait, on n'arrêtait pas de jouer. Je suis resté un grand enfant parce que je joue encore maintenant !

Des cadeaux ? Je n'en ai jamais reçus de mes parents. Ma mère, elle n'a jamais reçu de cadeaux quand elle était petite et donc elle a refait ce que ses parents ont fait...

En fait, ce n'est pas tout à fait vrai : mon frère aîné a reçu tout ce qu'il voulait quand il était enfant. Et à partir de 18 ans, il n'a fait que des bêtises, il a fait le bandit. Ma mère m'a dit alors : « Bon, toi, tu veux quelque chose ? Tu vas travailler, tu te le payeras ! ». Et pour ça, je la remercie !

De temps en temps, mon oncle me donnait un cadeau. Le plus beau cadeau qu'il m'ait donné, c'est un projecteur super 8... C'était vraiment un super cadeau ! Je l'ai gardé longtemps. Je regardais sans me lasser 2 dessins animés : Bugs Bunny et les Schtroumpfs.

J'allais à l'école, je m'amusais beaucoup, même si je n'apprenais rien. J'aimais l'école parce qu'à 10h, c'était la récréation ! Pourquoi je n'apprenais rien à l'école ? Je ne sais pas moi-même... J'allais dormir très tard le soir vers minuit, une heure. Le matin, quand je me réveillais, j'étais encore fatigué. J'arrivais à l'école, je m'endormais puis je me réveillais. Je faisais rigoler toute la classe !

En plus, j'avais très difficile à apprendre à lire. Les cours étaient donnés en allemand ou en français. Moitié-moitié. Parce qu'on était à la frontière allemande.

J'ai été à l'école jusqu'à l'âge de treize ans. À 14 ans, on est arrivé à Bruxelles. Ma mère a voulu m'inscrire dans une école... ils ont fait des tests et ils ont vu que je ne savais rien du tout. Ils ont refusé de me prendre. Alors, j'ai commencé à travailler dans le restaurant de mes parents.

## Ma famille

### **Marie (ONA, 69 ans) :**

Je n'ai pas connu mes grands-pères et juste un peu mes grands-mères.

Très jeune, j'ai perdu mes parents : ma maman à 3 ans et demi et mon papa à 14 ans.

Papa était important pour moi, il était sévère mais affectueux. Je crois qu'on peut être les deux en même temps. Quand j'apprenais à lire, on devait préparer des petites histoires comme devoir le soir. Afin que papa s'occupe un peu plus de moi après son travail, je faisais exprès de trébucher sur les mots pour qu'il me fasse relire. Comme ça, il s'occupait plus longtemps de moi...

Il était aussi sévère : il n'avait qu'à jeter un regard pour qu'on arrête de faire ce qu'on ne pouvait pas faire. On n'a jamais reçu de gifles ni de fessées ; je ne me rappelle pas de punitions. Je n'ai pas manqué d'amour de mon père. Il était vraiment très protecteur. Il avait tellement peur qu'il nous arrive quelque chose qu'on craignait tout : allumer le gaz par exemple. C'est devenu un handicap par après quand on a dû allumer le gaz tout seul.

J'ai un ou deux souvenirs de ma mère. Je me souviens à quel bout de table elle était, comment la table était mise. Elle avait ma sœur de deux ans et demi plus jeune que moi, sur les genoux. Elle lui donnait une panade. Je me souviens aussi du jour de son décès ; elle était malade et on avait installé un lit en bas. Elle dormait l'après-midi. Ma sœur aînée avait 16 ans. Elle est partie lui apporter une tasse de café. Quand elle est revenue, ma mère était décédée... Je n'avais que trois ans et demi.

Au décès de maman, papa a voulu que ma grande sœur arrête l'école pour s'occuper de nous, faire à manger, la lessive, le ménage... Je trouve dommage qu'elle ait dû arrêter l'école.

À partir de 12 ans, j'ai été en pensionnat. Je voyais papa uniquement quand je rentrais toutes les 3 semaines. À cette époque, mon père s'est remarié. Deux ans après, il est décédé. Et c'est ma belle-mère qui nous a élevés. Pour moi, elle était une intruse dans notre famille. En fait, je n'étais pas très facile, j'étais rebelle et indépendante. Avec le recul, je me dis que j'ai eu une bonne belle-mère, car elle s'est occupée de nous jusqu'à ce qu'on parte de la maison...

### **Myriam (ONA, 65 ans) :**

Nous étions sept enfants ; j'étais l'aînée. Notre famille était de la bourgeoisie moyenne traditionnelle.

J'ai connu mes quatre grands-parents. Avec le recul, celle qui m'a le plus marquée, c'était ma grand-mère paternelle. Elle était plus jeune d'esprit que mes parents. Elle a été très importante pour moi à la fin de sa vie... comme confidente, marraine. Elle était juste et bonne - peut-être trop bonne - accueillante avec tout le monde, plus affectueuse que mes parents.

Mes parents nous aimaient certainement mais rationnellement ; ils n'avaient pas de gestes d'affection. Ma relation avec mes parents était ambiguë. Nous étions sept enfants. Quatre dont moi étaient handicapés de la vue pour une raison inconnue. Mes parents étaient dépassés moralement, et comme j'étais l'aînée, j'ai tout pris. Mon papa, je l'adorais, mais c'était quelqu'un à double face. Je l'admirais beaucoup pour sa vie professionnelle. Il était juriste dans le domaine social. Il pratiquait son métier avec idéal au point de refuser de l'avancement. Son idéal, c'était de faire bouger le salariat en faveur du prolétariat. Il avait une très bonne réputation.

Mais à l'intérieur de la maison, ça n'allait pas. J'étais maltraitée et mon père me dévalorisait parce que j'étais l'aînée. Il était sévère avec toute la famille. Mais avec moi, c'était au-delà de la sévérité... J'avais beau m'efforcer d'être une enfant exemplaire, il me donnait des coups. J'étais considérée comme responsable de tout ce qui arrivait à la maison. L'école était un refuge pour moi. Ma relation avec lui était ambiguë : je l'adorais et je le craignais. Je crois qu'il m'aimait, mais par moments.

Maman a vécu toute sa jeunesse dans une ville en Ardennes chez des notables. C'était un milieu très fermé. Quand elle est arrivée à Bruxelles, au moment de son mariage en 1947, elle a eu un peu de mal à s'adapter à la capitale. Quand tout s'est emballé dans les années 1950, avec l'arrivée des enfants dont 4 handicapés de la vue, elle ne s'est pas mal débrouillée pour l'époque. La relation avec ses enfants était difficile, sans gestes d'affection ; elle prenait l'enfant, lui donnait le biberon, puis le recouchait. Quand elle nous refusait quelque chose, elle disait : « C'est populaire, ce sont les gens du peuple qui bercent leurs enfants, nous, on ne fait pas ça. »

Je l'ai vue six fois enceinte en treize ans et demi. Quand les bébés étaient là, j'aimais bien... et en même temps je ne le supportais pas. Je me disais : quand est-ce que ça va s'arrêter ?

Maman ne travaillait pas à l'extérieur et papa faisait des heures supplémentaires non rémunérées. Il y avait sans arrêt des disputes dont j'étais toujours responsable. Ça se déclenchait toujours à table.

Les repas à table, c'était l'enfer. On avait tous notre place : papa devant la cheminée, moi à sa gauche, la sœur numéro 5 à sa droite, maman en face de papa. C'était l'enfer parce que je me faisais battre presque à chaque fois qu'il n'y avait pas d'invités. Comme on habitait près de l'école, il y avait souvent des gamines de l'école qui venaient manger à la maison à midi ou à quatre heures. Ma mère disait : « Quand il y en a pour 9 il y en a pour 10 ! ». Quand il y avait quelqu'un d'extérieur à la maison, je savais que papa se tiendrait tranquille. Je rencontre encore aujourd'hui des gamines qui venaient manger à la maison ; elles se souviennent avec délice des tartines à la compote et à la confiture de maman. Elles croyaient que c'était le paradis chez nous.

J'adorais la maison dans laquelle nous vivions. Je ne sais pas vraiment pourquoi. Quand j'étais à l'école, j'avais hâte d'y retourner. J'avais toujours peur que la maison ne brûle pendant que j'étais à l'école. Et pourtant, on m'a dit combien de fois : « Qu'on ne te revoie pas ici ! ». On me chassait de la maison et je partais sans savoir si on m'ouvrirait quand je rentrerais. À partir de mes 12 ans, j'avais la clé, donc je rentrais en « stoumeling ». Mais avant, je n'avais pas la clé, et je ne savais pas, quand je partais, si je rentrerais, et donc, quand je retrouvais la maison, j'étais contente d'avoir un abri.

Quand mes parents se sont trouvés très âgés et ont eu besoin d'aide, je les ai accompagnés jusqu'au bout. Mes amis disaient : « Avec tout ce qu'ils t'ont fait ! » Mais, ça me paraissait normal : ils m'avaient donné la vie, une éducation, le goût des choses intellectuelles.

Comment cela se passait avec mes frères et sœurs ? D'abord, il y eut le clan des malvoyants, et le clan des bienvoyants. Puis, ça a changé. J'ai été trahie par celle de mes sœurs que je préférais. La sœur qui me suivait voyait clair. Alors, on lui apprenait les tâches ménagères, on la mettait sur un piédestal. Maman m'obligeait à dire que j'étais jalouse d'elle alors que non, je l'admirais : elle savait faire plein de choses.

Je repense encore souvent à tout ça. Ça m'a donné de l'énergie pour lutter contre l'adversité !

C'est encore bien présent dans mon esprit parce que je n'ai pas de descendants. Mon passé me tiendra compagnie jusqu'au bout.

### **Jeanne (Alpha – Andromède, 31 ans) :**

Je me souviens de ma grand-mère paternelle ; elle était très gentille avec moi. On parlait de la famille, de mon père quand il était petit. Elle disait qu'il était très méchant, qu'il faisait des bêtises. Il a été avec beaucoup de femmes. Ma grand-mère disait : « Il faut être comme moi pas comme ton père, il fait trop de bêtises... ». Elle avait trois enfants, mon père et deux filles. Actuellement, ses filles sont mariées et vivent en Allemagne et en France.

Quand j'étais petite, je vivais dans une maison à Kinshasa avec ma grand-mère maternelle, mes tantes, ma mère, mes cousins, ma nièce, mes oncles. Il y avait quatre chambres, deux douches, une cuisine, une véranda, et un jardin.

Autour de la table, nous étions dix. On mangeait, on parlait, on partageait, on riait. On mangeait du « pondou » : des feuilles de manioc, de la semoule, de la viande, des cuisses de poulet. C'était piquant.



Maman travaillait au Sénégal dans un camp de réfugiés à l'aide internationale. Elle venait souvent rendre visite à la famille au Congo, puis elle rentrait au Sénégal. Elle était très gentille, racontait des histoires et avait beaucoup d'amis. Elle nous aimait beaucoup, moi, mes frères et mes sœurs.

Mon papa, je ne l'ai pas beaucoup connu quand j'étais petite. Il voyageait beaucoup. Il s'est marié avec une autre femme et il est parti à Lubumbashi au Katanga.

### **Jacqueline (ONA, 76 ans)**

Moi, j'ai eu une vie lisse et monotone. Pas triste, mais lisse. J'ai connu mes quatre grands-parents et j'ai gardé mes parents longtemps. Mon père est mort à 88 ans et Maman à 94 ans. J'étais enfant unique.

Mon grand-père maternel était militaire, il avait fait la guerre 14-18 et était grand invalide de guerre. Il était très « militaire » avec tout le monde, sauf avec moi. J'ai de très bons souvenirs. Avec sa carte d'invalide, il pouvait circuler en train gratuitement en première classe. À l'époque il y avait trois classes et les sièges étaient durs. C'était aussi le temps des locomotives à vapeur. Chaque fois qu'il pouvait, il partait avec moi. J'allais à la foire avec lui. Quand on voyait une friterie ambulante, on allait manger un sachet de frites. Sa femme, ma grand-mère était très affectueuse, très aimante, mais elle avait peur de tout. Je devais faire attention à tout, l'eau, le feu...

Du côté de Papa, mon grand-père aimait beaucoup la pêche. Il vivait à Barvaux-sur-Ourthe et était précepteur des postes. On partait à quatre heures du matin pour pêcher dans l'Ourthe. Ma grand-mère détestait le poisson. Alors quand on rentrait avec les cadavres de poissons, c'était toute une histoire !

Mon papa était vérificateur des douanes ; il s'occupait des trains de Paris et circulait beaucoup. Je le voyais souvent mais de façon irrégulière. Je ne suis jamais arrivée à le comprendre. Il était taiseux et gardait tout pour lui et puis, par moments, il explosait... alors j'avais peur évidemment.

Il était sévère mais je crois qu'il l'était parce qu'il ne savait pas comment réagir quand il y avait un problème avec moi. La sévérité, ça fermait la porte. Tandis que maman était très affectueuse mais aussi sévère. J'ai eu beaucoup de chance de l'avoir.

Qu'est-ce que j'ai appris de mes parents ? Mon père a beaucoup travaillé, il a fait des heures supplémentaires pour que je puisse aller à l'université. À sa façon, il m'aimait. Sinon, avec lui, ça n'a jamais été facile. En fait, de mes 33 à mes 63 ans, je n'ai pas vu mon père. Il est parti de la maison, il s'est remarié et maman s'est retrouvée toute seule. Je l'ai retrouvé trois semaines avant qu'il ne décède parce que ma belle-mère a appelé pour dire qu'il n'était pas bien. Il était à l'hôpital. Je suis allée le voir et on s'est retrouvé. Et là, comme il était malade, il était plus communicatif, c'est bizarre mais voilà...

De ma maman, j'ai appris l'organisation, la rigueur, le souci des autres, savoir se débrouiller, être indépendante. Quand j'étais à l'université, elle m'a beaucoup aidée dans mes études. Elle me faisait répéter des trucs, alors qu'elle n'y comprenait rien du tout, c'était une littéraire ma maman, et moi j'étudiais les maths.

À la maison, il y avait papa, maman et moi. J'étais souvent à la maison et je m'occupais toute seule, c'est dans mon caractère...

En fait, à Bruxelles, on a habité à quatre endroits différents. Le premier appartement jusqu'en 1951 était tout petit, avec une seule chambre. Quelqu'un devait dormir dans le salon, soit mes parents, soit moi. Il n'y avait pas beaucoup de place, mais on allait souvent en visite. Mes parents avaient des amis.

### **Pierre (ONA, 57 ans)**

Mes grands-parents paternels étaient originaires de Malonne. Je ne les ai pas connus. Mes grands-parents maternels venaient du côté de Tournai et sont arrivés au village avant la guerre. Ils habitaient à 200 mètres au-dessus de chez nous. J'ai de bons souvenirs avec mon grand-père, ouvrier de carrière. Vers dix, douze ans, j'allais en vélo au village lui chercher des cigarillos. Je n'avais qu'un franc mais on pouvait avoir quatre bonbons à l'époque avec un franc.

Ma mère n'avait pas l'instinct maternel et n'était pas affectueuse. Elle nous menaçait de coups de ceinture ou de claques et nous donnait des fessées. Mon père n'a jamais élevé la voix. Un regard et c'était fini : le calme plat. Je ne l'ai jamais entendu crier ou donner une seule fessée. Oui, c'est ma mère qui maintenait la discipline, enfin la discipline c'est beaucoup dire...

Mon père était maçon et travaillait beaucoup, sur le côté aussi, après ses heures. J'ai beaucoup appris en allant travailler avec lui. Aujourd'hui, ils habitent toujours dans la même maison. Moi, j'habite de l'autre côté du village dans le bas et eux sur le dessus. J'ai peu de contacts avec eux. Mon père a la maladie d'Alzheimer. Il ne se lève plus, rien du tout.

Quand j'étais enfant, autour de la table, pour les repas, il y avait ma sœur, mes deux frères, moi, ma mère, mon père parfois. On parlait, on riait. Le matin et le midi, mon père n'était pas là et le soir, souvent, il n'était pas encore rentré parce qu'il repassait travailler à un endroit ou l'autre.

On a eu la télévision fin 60 début 70. Pendant l'été, je jouais beaucoup dehors avec les copains. Lors des grosses fêtes comme Saint-Nicolas, on allait chez les grands-parents qui habitaient un peu plus haut. Et là, il y avait les tantes, les oncles et tous les cousins. On jouait à des jeux de société, au Monopoly.

Mes meilleurs souvenirs d'enfant, ce sont les mouvements de jeunesse. J'ai été au patro depuis tout petit. Aujourd'hui encore, au village, je m'occupe du patro. C'est là que j'ai appris à être rigoureux et à mettre des activités sur pied. J'ai fait de l'escalade, de la spéléo. J'ai été « animé », puis dirigeant. Je fais toujours partie de l'asbl qui gère les locaux parce que j'ai construit le local du patro.

### **Nanette (ONA, 85 ans)**

Ma jeunesse a été compliquée parce que ma mère a été malade. Elle nous a quittés quand j'avais 12 ans. Donc, j'ai été beaucoup en pension et je n'ai pas eu beaucoup de vie de famille.

On rentrait très peu à la maison les week-ends. Mon père s'occupait de nous comme il pouvait. Il travaillait beaucoup. Il était industriel, ingénieur dans un tissage de tissu de soie à Renaix. Le samedi, il allait à Bruxelles voir les clients.

J'ai un très bon souvenir de mon grand-père médecin. Il était extraordinaire. Il nous parlait beaucoup. Je voyais déjà mal et il me décrivait ce que je ne voyais pas. Mon père et lui étaient très tracassés parce que j'étais daltonienne ; ils me donnaient une boîte de vingt crayons, et voulaient que je dise les couleurs. Mais je ne savais pas : le blanc oui, mais les autres couleurs, non. Je n'avais qu'une ou deux couleurs de juste. Mon grand-père nous parlait de tas de choses dont on parle beaucoup maintenant : du climat, du fait qu'on était trop nombreux sur la terre et qu'il n'y aurait plus assez à manger pour tout le monde, qu'on allait manquer d'eau. Il parlait aussi de la guerre. Comme je ne savais pas beaucoup lire, tout ça m'intéressait beaucoup.

Pendant les vacances, on allait chez les sœurs de ma mère et la sœur de mon père car mon père n'était pas là. J'ai eu beaucoup de plaisir à jouer avec mes cousins. Quand j'étais chez eux, j'étais de la famille.

Ensuite, mon père s'est remarié. On n'était pas très content. On lui a fait la vie difficile. Deux ans après, il y a eu un autre frère et alors, on n'a plus beaucoup compté. Parfois, j'invitais des copines de la pension. On allait à la piscine. J'ai essayé le tennis mais je ne voyais pas les balles.

Ma mère était très musicienne. Elle a essayé de me faire prendre des leçons de violon mais la partition était beaucoup trop difficile à déchiffrer. Alors, elle dessinait de grandes portées avec les notes. Elle passait un temps fou à ça. Et puis, le professeur a dit que je n'avais pas tellement envie, que je n'étais pas tellement douée et que je n'y voyais rien.

Mon père était très exigeant. Comme je voyais mal, il voulait que je fasse tout comme tout le monde, ce qui n'était pas toujours possible...

J'ai été en pension vers 7, 8 ans. C'était très dur. Mais c'est une école de vie que je ne regrette pas : il y a des règles, même si tu n'as pas envie, tu le fais, les journées sont structurées. C'était pendant la guerre, dans un village près de Lessines. J'étais dans un pensionnat de filles et mon frère était à Tournai chez les Jésuites.

On se levait tôt le matin à 6h30. On allait à la messe. On ne pouvait pas manger avant d'aller à communion. Les repas étaient en silence. Lors de certains repas, on pouvait parler mais sinon, on écoutait des livres, des vies de saints. Et puis il y avait les cours. Pendant les récréations, on pouvait parler, échanger. Comme mon père voulait que je suive bien, une personne s'occupait de moi pendant la récréation mais ça durait seulement 10 minutes. Elle recopiait le cours en le disant et moi je devais enregistrer dans ma tête. Le soir, il y avait l'étude. La discipline était très sévère. On ne pouvait pas parler plus qu'il fallait. Le courrier était lu par les religieuses. On se couchait tôt dans des dortoirs d'une trentaine de personnes séparées par des alcôves et un rideau. Il n'y avait pas de bruit...

### **Marie (ONA, 69 ans)**

Je suis née en Flandre et j'ai vécu près de Courtrai, ensuite, je me suis mariée. Mon mari a trouvé un travail à Dinant. On a déménagé dans la région en 1973.

Ça a été très dur car la mentalité était très différente à Dinant. Dinant était une ville très touristique. Toute personne qui n'était pas de Dinant était considérée comme étrangère, même un Namurois. Je n'ai pas ressenti de problèmes par rapport au fait d'être flamande, c'était la même chose pour les gens de Namur.

J'ai essayé d'aller dans une association mais les idées y étaient très rétrogrades. Par exemple, les enfants ne pouvaient pas aller dans la salle de bains quand les parents y étaient... Enceinte de mon premier enfant, mon mari n'a pas pu assister à l'échographie à Dinant. Il n'aurait pas pu non plus assister à l'accouchement ! J'ai accouché à Courtrai, en présence de mon mari.

Là où j'habitais, il n'y avait un bus que quatre fois par jour. J'étais seule avec mon bébé. Mon mari travaillait et prenait la voiture. J'allais à pied jusqu'à Dinant. Je me sentais fort isolée. Je me débrouillais déjà en français. Mon mari était francophone. Rester à la maison, faire le ménage, c'était pas du tout mon truc. J'ai commencé à travailler à Namur. C'est plutôt par le travail que j'ai connu des gens. Ma meilleure amie est de Namur ; c'est à cette époque que je l'ai connue.

### **Salvatore (Alpha – Andromède, 52 ans) :**

Je suis né en Belgique. Mes parents avaient quitté la Calabre, en Italie, car il n'y avait pas de travail pour eux là-bas. Mon père est arrivé en 1949 en Belgique pour travailler à la mine dans la région de Liège. Ma mère l'a rejoint un an après et elle a commencé à travailler à la FN à Herstal.

On vivait dans une baraque en bois à Herstal puis dans une maison. Par après, mes parents ont ouvert une pizzeria à Chênée. Mais elle ne fonctionnait pas bien, alors ils en ont ouvert une autre à Eupen et là, ça a très bien marché. À l'école à Eupen, je me suis senti très bien. J'y suis resté jusqu'à treize ans. Les cours étaient en français et en allemand. L'allemand m'est venu naturellement.

À la maison, on parlait français. Avec les oncles et tantes, en famille, on parlait plutôt italien, mais aussi un peu le français pour qu'ils apprennent.

Mes parents ont eu aussi un restaurant à Bruxelles quand j'étais adolescent. Ils étaient très bien intégrés. Une fois à la retraite, ils ont voulu rentrer en Italie, dans leur région d'origine, en Calabre. Moi, je leur ai dit que ce n'était pas une bonne idée car s'ils étaient malades, nous, les enfants, on ne pourrait rien faire de si loin. Ils sont repartis quand même vivre en Calabre. Quand ils étaient encore vivants, j'allais une fois par an en Italie pour les voir.

Moi, je n'ai pas envie d'aller vivre en Italie car mon pays c'est la Belgique. C'est trop beau ici ! L'Italie aussi c'est beau, mais j'ai des attaches ici. Mes petits-enfants sont ici. Et puis il y a des choses que je n'aime pas dans la mentalité là-bas : quand j'arrive, on dit « Voilà le Belge » sur un ton de jalousie car ils pensent qu'en Belgique on est bien et qu'on a du travail, alors qu'en Calabre, il n'y en a pas... En plus, je n'aime pas la chaleur. J'aime aussi beaucoup la mentalité d'ici, la liberté d'expression. En Italie, on interprète mal les choses : si par exemple, je m'arrête pour parler avec une fille, directement, les gens jasant...

Ici, en Belgique, je n'ai jamais souffert de racisme.

### **Ameneh (Alpha – Andromède) :**

Dans les années 1980, pendant la guerre Iran-Irak, nous avons envoyé nos trois enfants adolescents en Europe. Ils auraient pu être enrôlés dans l'armée pour faire la guerre.

Leur voyage a été très difficile : en voiture, puis à pied, ils sont passés par le Pakistan, par la Turquie, puis en avion jusqu'en Belgique et en Suède. On n'a pas choisi la Belgique et la Suède, on voulait juste sauver leur vie. On aurait voulu qu'ils aillent au Canada, mais ce n'était pas possible car on n'y connaissait personne.

Quelques années après, mon mari est tombé dans le coma à cause d'un accident. En Iran, il n'était pas bien soigné, alors les enfants ont dit de le faire venir en Belgique ou en Suède pour le soigner.

Je suis arrivée en Belgique avec mon mari dans le coma ; j'avais un visa touristique de 2 mois. L'arrivée en Belgique a été très difficile. Les médecins disaient que mon mari ne guérirait pas mais je ne voulais pas rentrer en Iran et je croyais qu'il pouvait guérir. Pendant deux ans et demi, on a vécu caché dans la clandestinité. En Iran, ma famille a vendu des terres... pour m'envoyer de l'argent. Je soignais mon mari à la maison car je n'avais pas assez d'argent pour engager des infirmières. J'avais appris à soigner mon mari en regardant comment les infirmières faisaient en Iran.

Et puis, la maison médicale a envoyé un kiné gratuitement et des médicaments. Pascale, qui travaillait à l'église, venait m'aider une ou deux fois par semaine. Je me suis inscrite dans une école pour apprendre le français et elle venait garder mon mari. On a vécu avec beaucoup de difficultés pendant 4 ans. En 1998, mon mari est décédé.

Quand mon mari est décédé, j'ai fait une dépression. J'ai été guérie grâce à un médecin iranien. Je pensais que jamais je n'apprendrais le français. Mon fils restait près de moi pour m'aider à apprendre le français. Je croyais que je n'étais pas capable d'apprendre et de vivre dans ce pays. Puis, je suis allée à la chambre de commerce. Ma vie a été très difficile. Mais j'ai été courageuse.

Maintenant je suis contente car mes enfants ont très bien réussi et ils vivent bien. C'est ce que mon mari voulait aussi.

J'aime bien mon pays, l'Iran et j'aime la Belgique. Je suis retournée deux fois en Iran pour voir la famille ; j'y ai une sœur et quatre frères. Jamais je ne voudrais vivre à nouveau là-bas. Mes enfants ont un bon travail ici.

### **Astou (Alpha – Andromède, 26 ans) :**

J'ai quitté le Sénégal en 2011 à 23 ans pour me soigner, car j'étais malade et là-bas, c'est plus compliqué. Je suis arrivée en Belgique avec ma fille de deux ans ; j'ai rejoint mon mari. Il était déjà là depuis 1998. Ça a été très difficile. J'habite à Zaventem et je ne comprends pas le flamand mais bien le français que j'ai appris à l'école au Sénégal. J'habite dans un appartement, je fais les courses, m'occupe du ménage et suis des cours de néerlandais. Je ne travaille pas. Mon mari est quelqu'un du village, au Sénégal. Il a 4 ans de plus que moi.

Je vais retourner bientôt au Sénégal, si Dieu le veut, parce que je n'aime pas vivre ici. Mon mari, lui, il va rester ici car il aime la Belgique. Il a un travail à l'aéroport de Zaventem. On va rester mariés. Toute ma famille est là-bas, au Sénégal. Ici, je suis toute seule dans un appartement avec les enfants. Là-bas, on vit en communauté. À Zaventem, je me sens seule.

Pour les études des enfants, il y a des bonnes écoles là-bas aussi. Mes enfants ont six, trois et un an. S'ils veulent revenir plus tard en Belgique, ils pourront. Je vais retourner à Dakar, c'est une grande ville. Mon mari reviendra nous voir une fois par an. Il comprend, et la plus grande de mes enfants est contente de rentrer, elle aussi.

Mon pays me manque, le soleil me manque, ma famille me manque, les gens me manquent...

**Nanette (ONA, 85 ans) :**

Je n'ai jamais quitté la Belgique, j'ai fait des stages à Bruxelles, puis je suis venue habiter Bruxelles quand je me suis mariée. Je me suis adaptée facilement, j'avais mon travail en salle de radios, ma fille.

Je n'ai pas beaucoup eu l'occasion de rencontrer des personnes d'autres origines, c'est une grande première pour moi, des réunions comme celles-ci.

**Jules (ONA, 37 ans) :**

Né au Togo, j'ai vécu à Lomé, la capitale. J'y ai rencontré ma femme. Elle est belge et malvoyante. Elle faisait partie d'une ONG belge traitant de la malvoyance. Cette délégation venait voir comment ça se passait pour nous autres malvoyants au Togo. On a fait des activités musicales, j'ai chanté pour eux et j'ai trouvé cette jeune personne très intéressante. On a passé des bons moments ensemble. On a pris le temps. Puis elle a vu que j'étais l'homme de sa vie, et moi j'ai vu qu'elle était la femme de ma vie. Nous nous sommes mariés et j'ai rejoint ma femme en Belgique grâce au regroupement familial. C'était en 2007 ; j'avais 28 ans.

Evidemment, quand je suis arrivé en Belgique, il a fallu m'adapter, reconnaître les lieux. Evidemment, chaque pays a sa culture, son ambiance. La chaleur humaine, ici, ce n'est pas la même chose. Au Togo, si je veux te voir, pas besoin d'attendre des semaines. Ici, il faut tout planifier, prendre rendez-vous. Au Togo, si je veux voir quelqu'un, je débarque...

Mais c'est normal, il faut que je m'adapte, que je retisse des liens. Tout ça se fait progressivement. Je n'ai pas de problèmes, j'ai de nouveaux amis, de nouvelles relations. J'ai de très bonnes relations avec des amis belges et même des amis togolais en Belgique.

Je suis déjà retourné au Togo, parfois avec mon épouse, parfois seul, car je continue à m'occuper de cette association pour malvoyants au Togo...

Mon adaptation ici en tant qu'handicapé de la vue ? En fait, les structures fonctionnent plus ou moins de la même manière ici et au Togo mais c'est plus avancé ici. Je n'ai jamais souffert de discrimination du fait de ma couleur de peau. Si une personne m'apprécie, tant mieux, si elle ne m'apprécie pas, tant pis...

**Bernadette (Alpha – Andromède, 33 ans)**

Je suis arrivée du Congo en 2007 à 24 ans pour rejoindre mon mari.

Je venais de me marier. Mon arrivée en Belgique s'est bien passée. Un premier choc a été la solitude. Ici, quand on ne travaille pas, c'est comme la prison, on est enfermé. Chez nous, on est tout le temps à l'extérieur, chez les uns, chez les autres. Un autre choc a été le froid, car je suis arrivée ici en février. J'ai eu mes quatre enfants ici et je me suis occupée de mon ménage. Ce qui a été très dur, c'est d'avoir des enfants sans aide. En Afrique, quand on accouche, il y a les tantes, et tout ça... Elles font les courses, nous, nous restons couchées. Il faut dire aussi que je ne vais pas beaucoup vers les autres, je ne parle pas beaucoup. Même dans la communauté congolaise, je suis toujours en retrait. C'est difficile pour moi de faire des rencontres. C'est ma quatrième année à Alpha-Andromède, et je m'exprime mieux en français.

J'aimerais bien retourner vivre au Congo si j'étais toute seule, mais pour les enfants non, je ne vais pas le faire car ils sont adaptés ici. Ils sont belges. Le Congo pour eux, c'est un peu difficile. Je peux y repartir avec eux pour des vacances mais pas pour y vivre.

Non, je n'ai jamais souffert de discrimination, je ne crois pas.

**Jeanne (Alpha – Andromède, 31 ans) :**

Je suis arrivée du Congo en 2012 pour me soigner. J'avais des maux de tête.

Ma tante était ici en Belgique. Les premiers temps, j'étais bien, mais ma tante était très méchante, j'ai été soignée à Saint-Luc...

Je me sens aussi isolée, je voudrais rentrer retrouver mes autres tantes mais...

**Pierre (ONA, 57 ans) :**

Moi, je suis toujours resté dans le village de mon enfance. Au début de ma carrière, j'ai failli partir au Rwanda avec une entreprise de construction, mais ma vie était ici et je n'ai pas sauté le pas.

**Myriam (ONA, 65 ans) :**

Je suis belge et heureuse de l'être. Les Belges intriguent à l'étranger. Cela me plaît. Je n'ai jamais eu envie de quitter mon pays définitivement mais j'adorais voyager. Quand je partais en vacances, j'aimais être en contact avec les personnes de ces pays. Je suis ouverte et ai une grande curiosité socio-culturelle.

J'ai souffert de discrimination, mais pour des raisons plus personnelles.

**Jacqueline (ONA, 76 ans) :**

Deux changements de lieux de vie ont compté pour moi.

Quand j'avais douze ans, nous avons quitté un petit appartement où je dormais dans un divan-lit dans le salon pour un grand appartement avec salle de bains, où j'avais ma propre chambre.

En 1992 après le mariage de notre fils, nous avons décidé d'aller vivre définitivement dans notre maison à la campagne. Mon mari était déjà pensionné. J'ai fait la navette avec Bruxelles pendant trois ans avant la retraite. Nous avons été très heureux avant que mon handicap vienne tout bouleverser.

### **Pierre (ONA, 57 ans)**

Cette année-ci, cela fera 30 ans que je suis devenu aveugle. Aujourd'hui, je suis passé au-delà du regard de l'autre ; quand il y a des remarques, des critiques, je n'y fais plus attention, sinon je ne sortais pas de chez moi et ce n'est pas ce que je veux. J'ai toujours envie de faire plus, de lutter contre les différences. Je ne me laisse pas abattre. Je me déplace essentiellement dans les endroits que je connais.

Au début, il y a 30 ans, évidemment, j'ai dû m'adapter. J'avais 28 ans, j'étais marié avec un tout petit bébé. Quand l'ophtalmo m'a annoncé que je ne pourrais plus travailler comme maçon et que je devrais changer de métier, j'ai eu envie de lui donner un coup de poing. Dans la maison, je ne savais plus rien faire. Ma belle-mère ne voulait pas que je garde le bébé, parce qu'un handicapé qui garde le bébé, ça ne va pas. Et moi, je ne savais pas ce que j'étais capable de faire ou pas. Les remarques ont continué mais à un certain moment, il faut passer au-delà. J'ai continué les travaux de construction à la maison. J'ai construit mon atelier : la tête sait toujours ce qu'elle doit faire, les mains connaissent le métier, pour le reste il faut y aller doucement mais le mental est là.

Pour les déplacements, j'ai un chien. Ce n'est pas lui qui guide, c'est moi qui lui dis à droite, à gauche, tout droit. Il faut rester toujours attentif et vigilant. Le chien évite les obstacles, je vais plus vite grâce à lui.

Ne plus savoir lire et écrire a été un gros problème. Avant, je lisais beaucoup. Quand je suis devenu aveugle, j'ai recommencé à lire grâce à des cassettes audio. Je savais encore écrire mais je ne savais pas me relire. Quand je partais de la maison, je laissais un petit mot aux enfants, en grand avec un gros marqueur.

Aujourd'hui avec l'ordinateur, les personnes malvoyantes utilisent la souris et un agrandisseur d'écran (Supernova ou Zoomtext). Pour les aveugles, il n'y a qu'un système : le logiciel Jaws, un relecteur d'écran, sans la souris. La voix de l'ordinateur lit ce qu'il y a sur l'écran. Au niveau du clavier, sur les touches « j » et « f » se trouvent des points de repère tactile. Je tape avec les dix doigts. Tout ce qui se tape au clavier est énoncé par la voix de l'ordinateur. Quand on tape un espace, l'ordinateur répète le mot.

Evidemment, tout dépend du caractère de la personne, mais ça, c'est vrai pour tout le monde. Certaines personnes n'ont jamais eu de difficultés dans la vie et n'arrêtent pas de se plaindre. D'autres vivent des situations difficiles sans jamais rien dire.

### **Salvatore (Alpha-Andromède, 52 ans) :**

À l'école, j'ai eu des problèmes pour apprendre à lire et écrire. Le calcul, ça allait. À 14 ans, quand je suis arrivé à Bruxelles, l'école n'a pas voulu de moi parce que je ne savais ni lire ni écrire. Mes parents m'ont payé des cours particuliers, mais ça n'allait pas.

C'était très difficile. Tous mes amis lisaient des BD. Ils me disaient « T'as lu, ça, c'est chouette ! » et moi je ne savais que regarder les images.

Pour me repérer dans la ville, je demandais, sinon je me perdais.

Je n'ai pas pu suivre mes enfants à l'école. C'est mon ex-femme qui le faisait, mais elle n'avait pas un bon niveau non plus... Heureusement, les enfants n'ont pas eu les mêmes problèmes que moi. Ils ont eu leurs diplômes.

Dans les administrations, je devais savoir lire ce que m'on demandait, c'était très difficile. Quand j'allais au bureau de chômage ou au travail, je devais toujours passer chez quelqu'un qui savait écrire. J'ai travaillé à la SABENA en cuisine, mais il fallait quand-même remplir des papiers par exemple pour les congés. En fait, je suis toujours tombé sur des gens gentils : je leur expliquais mon problème et ils m'aidaient, même à l'administration communale.



Quand j'ai arrêté à la Sabena à cause de la faillite, c'est devenu plus critique : je me présentais chez un patron, je prenais les papiers ; j'allais les faire remplir et ensuite je revenais avec les papiers complétés.

Alors je me suis dit « pense un peu à toi, et essaie de t'améliorer ». J'ai commencé à aller à Lire et Ecrire, en 1995-96, il y a 20 ans. Au début, j'avais un peu honte, je ne savais pas qui allait être en face de moi, si on allait se moquer de moi ou pas. Finalement, cela s'est bien passé. Aujourd'hui, je sais lire même si je ne lis pas assez. Je sais aussi écrire mais je fais encore beaucoup de fautes.

Même en ne sachant pas lire et écrire, je me suis bien débrouillé dans la vie. J'ai appris des métiers, sur le tas, en regardant. Peut-être que si j'avais su lire et écrire, je n'aurais pas pu le faire.

Je suis fier de moi.

### **Jules (ONA, 37 ans) :**

Je suis devenu aveugle à l'âge de 2 ans à cause de la variole. Si on m'avait emmené à l'hôpital plus tôt, je n'aurais pas perdu la vue. Mais comme papa travaillait dans l'armée et qu'il était en mission à ce moment-là, il n'était pas là quand c'est arrivé. Mon grand-père a insisté pour que je sois traité à la maison et pas à l'hôpital.

Pour mon père, je devais être assisté éternellement.

À l'âge de 15 ans, j'ai compris qu'il ne fallait pas que je sois assisté éternellement. Il fallait prendre la vie positivement. Mais c'était difficile car j'étais le seul à le comprendre. Le bras de fer avec mon père a commencé et notamment la discussion sur mon insertion dans la société. Finalement, mon père a compris et il a accepté de m'envoyer à l'école à 20 ans dans un internat pour malvoyants. Si j'avais compris plus tôt l'importance d'aller à l'école, j'aurais pu y aller avant et avoir une scolarité plus normale.

Enfant, je n'ai donc pas été à l'école ; je passais mes journées avec mes copains. C'est l'un d'eux qui m'a parlé d'un internat pour malvoyants.

Quand je suis entré à l'internat, j'avais déjà 20 ans, j'étais donc déjà âgé pour l'école. J'ai dû choisir un métier afin de me débrouiller dans la vie. J'ai un peu appris le braille. J'ai eu beaucoup d'amis, là-bas, et j'ai approfondi la musique. Depuis tout petit, j'adore la musique.

Aujourd'hui, je lis avec ma machine à lire. Quand je reçois une lettre dactylographiée, je la mets dans la machine, comme un scanner. Ensuite, une voix de synthèse lit le courrier. Sinon, je lis toujours des livres audio. Grâce aux nouvelles technologies, j'arrive à me débrouiller.

J'ai dû sensibiliser mes parents pour qu'ils comprennent mon handicap. J'ai voulu faire la même chose avec d'autres au Togo. C'est ainsi que j'ai créé une association pour malvoyants et que j'ai mobilisé la société pour faire comprendre aux autres qu'il n'y a pas de différence sauf que toi tu vois et moi je ne vois pas... Le handicap n'est pas un frein au développement. Ça peut arriver à n'importe qui, à n'importe quel moment.

### **Bernadette (Alpha-Andromède, 33 ans) :**

Moi, j'ai honte d'avoir des problèmes pour lire et écrire. J'ai difficile à l'avouer. C'est dur pour chercher du travail. Je n'ai encore jamais travaillé en Europe ; j'ai envie mais c'est dur de savoir comment chercher, il faut demander de l'aide, il faut tout le temps chercher sur internet. Remplir des papiers aussi, c'est difficile.

Avant, je m'appuyais beaucoup sur mon mari. Maintenant, je me débrouille mieux mais parfois, je n'ai pas confiance en moi : je lâche, je panique et je préfère que mon mari ou ma fille le fasse pour moi. Mais si je me concentre, ça va.

L'école au Congo était en français. Je me débrouillais bien en mathématiques. Je ne comprends pas pourquoi je n'arrive pas à lire et à écrire. En Afrique, si tes parents ne savent pas payer l'école pendant un trimestre, tu ne peux plus aller à l'école. Quand finalement tu y retournes, les autres ont avancé. En Afrique, si tu t'en sors, tu t'en sors,

mais si tu ne t'en sors pas, on te laisse là. Ma maman ne savait pas lire. Dans ma famille, il n'y a que moi, qui n'arrivais pas à lire.

Cela fait trois ans que j'ai commencé à apprendre à Alpha-Andromède. Mes enfants me demandaient : « Maman, je veux que tu me lises ça ». Je ne savais pas [larmes aux yeux]. Ma fille a 8 ans, elle sait lire comme moi. Je ne me décourage pas, mais c'est long, c'est dur. Parfois je veux faire plaisir à mes enfants : je leur fais la lecture. Et si je me trompe, ma fille me corrige, et ça, ça fait mal.

Malgré tout, je me sens bien parce que je peux aider mes enfants en calcul. Mais en tant que maman, je veux participer à tout.

### **Mohammed (Alpha-Andromède, 28 ans):**

Au Maroc, j'ai appris le français à l'école trois fois par semaine. Parfois on ne s'occupait pas bien de nous parce qu'on était quarante dans la classe. Alors je laissais tomber parce que je ne croyais pas que j'en aurais besoin plus tard. Ma langue maternelle est l'arabe et en arabe, je sais lire et écrire. Quand je suis arrivé en Belgique à l'âge de 25 ans, je me sentais mal parce que je devais recommencer à zéro. Je connaissais le français mais pas assez. Parfois, ça me gêne, mais ce n'est pas ma faute.

Il y a un an que j'ai commencé à Alpha-Andromède. Aujourd'hui, j'arrive à lire et parler mais écrire est plus compliqué.

Je suis entouré par des Européens, je sors beaucoup. J'ai envie d'apprendre. C'est dur mais c'est normal que ce soit dur parce que ce n'est pas ma langue maternelle. Je ne suis pas honteux. J'apprends. Il ne faut pas avoir honte d'apprendre.

### **Marie (ONA, 69 ans) :**

Cela fait 19 ans que je suis malvoyante. En une semaine de temps, je ne savais plus rien faire, tartiner une tartine, mettre du dentifrice sur ma brosse à dents. J'ai une dégénérescence maculaire : trop de bains de soleil et des yeux clairs, c'est ce que l'on m'a dit.

J'ai eu de la chance. Mon employeur a accepté que je continue mon travail de gestionnaire de dossiers. Après trois mois de congé-maladie, je suis retournée travailler. Mon employeur a payé mon premier matériel pour adapter mon poste de travail. Ça prenait du temps avant de recevoir l'acceptation et l'intervention dans le matériel. Mon ordinateur a été équipé d'un logiciel d'agrandissement. J'ai aussi eu une TV-loupe : on met son document sur un plateau et on peut lire le texte en agrandi à l'écran. Les machines à lire n'existaient pas encore. Avec tout ce matériel, parfois, j'avais des nausées. Mes collègues avaient difficile de comprendre ce qui m'était arrivé. Moi, j'avais difficile d'en parler et mon patron n'en a pas parlé aux autres non plus. Parfois, certains venaient derrière mon épaule et me disaient : « Avec ça, tu n'as pas besoin de lunettes ! ». Et puis, ils se rendaient compte de l'énormité de ce qu'ils avaient dit et ils s'encourageaient.

J'ai continué à travailler à temps plein jusqu'à la pension : 17 ans donc en tant que malvoyante. Evidemment, tout ce qui était écrit à la main, ça n'allait pas. Maintenant, il y a le programme Supernova, avec synthèse vocale. Aujourd'hui quand il n'y a pas grand-chose à lire, j'essaie de le lire avec mes yeux et sinon, je fais marcher ma synthèse vocale.

Dans ma vie quotidienne, le plus difficile a été de tout réapprendre, mettre le dentifrice sur sa brosse à dents, ça a l'air bête, mais ce n'est pas évident. Certains malvoyants mettent le dentifrice directement dans leur bouche avec la brosse à dents.

Mes enfants étaient déjà grands mais pour eux c'était difficile d'avoir une maman qui brusquement ne savait plus faire grand-chose. Mon fils me disait : « Maman, quand tu as besoin d'aide, tu me le dis, et si je dis oh non, je n'ai pas envie, tu insistes. »

Aujourd'hui, tout reste difficile, c'est une vie fatigante. Il faut tout préparer quand on va quelque part. J'ai un nouveau smartphone, je dois apprendre à l'utiliser. Toujours être concentrée, vigilante, tout le temps, c'est très fatigant. Quand je suis devenue malvoyante, je me suis dit : « Tu as le choix. Ou tu restes dans ton fauteuil et tu tombes dans la dépression, ou tu t'en sors ».

Heureusement, j'ai été bien entourée : j'avais mes enfants et un employeur ouvert.

### **Ameneh (Alpha-Andromède)**

En Iran, j'ai été à l'école normalement. J'ai appris à lire et à écrire le persan.

Je n'ai pas du tout appris le français en Iran et donc quand je suis arrivée en Belgique avec mon mari dans le coma, je ne connaissais pas un mot de français. À un certain moment, j'ai cru que jamais je n'apprendrais le français. Mais il fallait bien parler avec les gens. Quand le kiné s'occupait de mon mari, j'ai pu un peu commencer à apprendre le français à l'extérieur mais pas régulièrement. L'alphabet en français, ce n'est pas du tout la même chose qu'en farçi qui ressemble à l'arabe. Il a fallu réapprendre de zéro, essayer, essayer, encore essayer. Parfois, j'essayais jusqu'à 4 heures du matin après m'être occupée de mon mari. Je restais réveillée et je lisais en français avec un dictionnaire.

Quand mon mari est décédé, je suis tombée en dépression. Quand ma fille est arrivée en Belgique, je l'ai aidée. Maintenant, je peux aller régulièrement à Alpha-Andromède.

Aujourd'hui, le français reste difficile, il y a des mots que je ne connais pas, mais ça va mieux. Je dois toujours travailler. J'aime bien le français. Je suis contente quand je reçois une lettre en français et que je peux la lire, sans demander. Pour écrire une lettre, parfois je dois demander à l'assistant social de Wolu-Services, ou à mon fils. Depuis que je suis venue chez Marie-Paule, j'ai mieux appris à lire et à écrire.

## Evaluations, réflexions

**Que retenez-vous de ces 5 réunions ? Qu'est-ce que vous avez appris, qu'est-ce qui vous a frappé dans les témoignages de l'autre groupe ?**

**Marie (ONA, 69 ans) :** J'ai appris beaucoup de choses. D'habitude, on reste toujours dans le même environnement, et on ne se rend pas compte qu'il peut y avoir d'autres difficultés, d'autres manières de voir. Ça m'a plu de participer à ces réunions. J'ai été impressionnée par les témoignages des autres. Mais j'aurais voulu pouvoir situer tous ces pays sur la carte du monde.

**Pierre (ONA, 57 ans) :** J'ai bien aimé l'écoute des autres, les difficultés vécues sans jugement, en écoutant, en les laissant parler, malgré les déplacements difficiles, les grandes distances. C'était un peu frustrant quand il y avait moins de participants autour de la table car il y avait moins à apprendre et moins d'échanges. J'ai été étonné que les personnes d'origine étrangère ne soient pas parties de chez elles pour des raisons politiques et de sécurité.

**Bernadette (Alpha-Andromède, 33 ans) :** J'ai été frappée par le courage de l'autre groupe. Ils sont toujours positifs, courageux, forts. Ils ont su dépasser ce qu'il leur est arrivé. Je comprends Jules qui dit que c'est plus facile quand tu es malvoyant de naissance que pour Marie qui a vu et qui du jour au lendemain n'a presque plus rien vu.

Je les félicite de tout mon cœur. Et ma frustration, moi, c'est ma honte. Je n'ai pas toujours la force mais j'espère que je vais l'avoir et que je vais continuer.

**Ameneh (Alpha-Andromède) :** Je suis contente d'être venue et d'avoir parlé de l'Iran. Parfois, ma vie en Iran me manque beaucoup, et c'est difficile d'accepter la vie ici. Je suis nostalgique. En écoutant, je me rends compte que toutes les difficultés sont différentes et qu'il n'y a pas que moi qui ai des difficultés. C'était une belle leçon de vie.

**Salvatore (Alpha-Andromède, 52 ans) :** Je vous remercie d'avoir participé. Je croyais que vous étiez très différents de nous, mais en fait non, on se ressemble beaucoup. Vous, vous avez des problèmes de vue et nous pour lire et écrire. Ça m'a fait plaisir de vous connaître, et j'espère qu'on va se revoir.

**Jules (ONA, 37 ans) :** J'ai appris beaucoup de choses, il n'y a pas que moi qui ai des difficultés. Tout s'est bien passé dans le respect de soi et de l'autre. Je n'ai pas de frustration. Quand quelque chose ne va pas, je le dis tout de suite. Je suis très content de ce que Salvatore vient de dire. Je vous remercie du respect qu'on a eu tous l'un envers l'autre.

**Mohammed (Alpha-Andromède, 28 ans) :** C'est intéressant d'entendre comment s'en sortir. Il y a des problèmes pires que les nôtres. Il faut écouter et parler avec les gens et s'en sortir.

Quand j'étais petit, je jouais au football, et j'ai eu un ongle incarné. Cela faisait très mal. Mon père m'a forcé à aller à l'hôpital mais je n'aimais pas ça du tout. À l'hôpital, j'ai vu une personne arriver en urgence dans le coma. À un certain moment, on lui a mis un drap par-dessus son corps. Alors je me suis calmé, et je me suis dit : « moi, ce que j'ai n'est pas grave ». Il y a toujours des problèmes plus graves que d'autres.

**Myriam (ONA, 65 ans) :** J'ai été très étonnée de m'apercevoir du nombre de similitudes qu'il y a entre nous malgré nos différences.